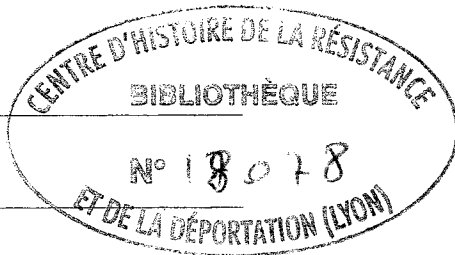


Document

BIBLIOTHEQUES MUNICIPALES DE LYON



37001 01517134 6



Dora Schaul,
« Renée Fabre » dans la Résistance
(1913-1999)

Dora Schaul est née Davidsohn en 1913 à Berlin dans une famille de la petite bourgeoisie juive allemande, mais a passé toute sa jeunesse en Rhénanie du Nord :

« A la fin de la première guerre mondiale, ma famille a quitté la capitale pour Essen, car mon père y avait trouvé un travail intéressant dans une usine de tabac. Par ailleurs, les conditions de vie y étaient à l'époque bien meilleures qu'à Berlin. En effet, on y recevait fruits et légumes venant de Hollande. »

En 1933, Dora, comme beaucoup de jeunes Juifs, quitte l'Allemagne¹ et s'établit à Amsterdam où elle fait la connaissance d'Alfred Benjamin, dit *Benn*, qui est un militant communiste allemand réfugié en Hollande :

« Je n'étais pas communiste, bien que me sentant de gauche. J'avais été en contact avec diverses organisations politiques juives, mais elles ne m'avaient pas convaincue. Par l'intermédiaire de celui qui, plus tard, serait mon mari, je suis devenue communiste. Cette idéologie, qui mettait la justice sociale au-dessus de tout, me convenait parfaitement. »

En 1934, *Benn* est envoyé par le Parti communiste allemand à Paris. Dora le suit et devient sa fidèle secrétaire. Elle dactylographie des textes pour le Secours rouge² pour lequel travaille *Benn*. Les conditions de vie de ces réfugiés politiques allemands sont dures, mais il existe une vraie solidarité entre eux. Dora profite de son séjour pour perfectionner son français :

« J'avais appris un peu de français au lycée à Essen, mais lorsque je suis venue en France, je me suis rendu compte que je ne savais pas grand-chose. J'ai fait de gros efforts pour apprendre la langue, ce qui m'a bien servi par la suite, mais beaucoup de mes camarades n'ont même pas essayé, tellement ils étaient persuadés

1. Ses parents, Julius et Else Davidsohn, sa sœur Lotte et son mari Josef Grüner, restés en Allemagne, seront arrêtés en avril 1942 et disparaîtront dans les camps de la mort.

2. Organisation de solidarité animée par des militants communistes pour venir en aide aux victimes de la répression politique partout dans le monde.

qu'Hitler ne tiendrait pas longtemps, qu'il allait être chassé en quelques mois et qu'ils ne tarderaient pas à rentrer en Allemagne. »

Pour des raisons de langue, mais aussi sans doute par souci d'indépendance de la plupart des membres du PC allemand réfugiés en France, les contacts avec le parti français sont assez limités :

« Bien sûr, il y avait des camarades en relation avec les communistes français, mais nous, les Allemands, étions très indépendants des organisations françaises, ce qui était une bêtise, car, par la suite, le contact a parfois été difficile à établir. Nous avons donc des groupes dans chaque arrondissement, des groupes de militants et des groupes de sympathisants. Moi, j'étais considérée comme une sympathisante, dans la mesure où je n'avais pas adhéré au parti en Allemagne avant mon départ. Nous avons tenté de constituer une sorte de Front populaire avec les émigrés sociaux-démocrates allemands, mais ça n'a pas marché. C'était trop tard, le fossé entre nous était trop grand. »

Au moment de la guerre d'Espagne, Dora et son compagnon demandent à partir dans les Brigades internationales :

« Benn était tuberculeux et il n'a pas été accepté. On ne l'a pas pris et donc je suis restée aussi. Quand les Brigades se sont retirées d'Espagne et se sont repliées en France, au début de 1939, nous avons organisé la solidarité, nous avons envoyé des colis aux camarades qui étaient à Saint-Cyprien, Argelès, etc. »

Quelques mois plus tard, Dora, « ressortissante d'une puissance ennemie », se retrouvera elle-même dans un de ces camps où la France en guerre contre l'Allemagne fasciste... enferme les antifascistes allemands. Elle est internée à Rieucros en Lozère avec de nombreuses autres femmes étrangères, des Allemandes bien sûr, mais aussi des Espagnoles et des Italiennes. Puis, après la défaite, arriveront d'autres nationalités, des Polonaises, des Tchèques et... des Françaises, des communistes arrêtées par la police de Vichy, parmi lesquelles se trouvent Mathilde Péri³, sa mère, sa sœur et sa petite-nièce.

Quant à Alfred Benjamin, il a été incorporé dans un GTE (groupement de travailleurs étrangers), une structure grâce à laquelle le pouvoir vichyste dispose d'une main-d'œuvre bon marché et exerce un contrôle vigilant sur les immigrés :

« Benn était à Chanaç, à quelques kilomètres de Rieucros, et comme leurs conditions étaient moins dures que les nôtres, il venait me voir au camp de Rieucros assez régulièrement. D'ailleurs en février 1941, nous avons obtenu l'autorisation de nous marier et Benn a été autorisé à venir me voir toutes les semaines. »

Au début de l'année 1942, Dora et la plupart de ses camarades sont transférées à Brens dans le Tarn où les conditions de vie sont pires encore qu'à Rieucros. Dora ne peut bien sûr plus voir Benn et en juillet 1942, elle s'évade avec une Autrichienne et une Hongroise dont elle se sépare très vite. Elle gagne Toulouse puis Lyon.

3. Épouse de Gabriel Péri, député communiste, fusillé par les Allemands en décembre 1941.

A peu près au même moment, Benn, qui se sent menacé car il est le seul Juif de sa compagnie et il a appris par un camarade qui fait le ménage des bureaux que cela figure sur son dossier, fuit lui aussi. Il passera par Lyon vraisemblablement au moment où Dora y est sans doute déjà arrivée, mais ni l'un, ni l'autre ne savent qu'ils sont dans la même ville. Benn tente de gagner la Suisse :

« D'après ce que l'on m'a raconté par la suite, il devait avoir une filière pour passer en Suisse du côté d'Annecy ou d'Annemasse, mais il semble que ça n'ait pas fonctionné. Il a dû essayer de passer à pied, seul, par la montagne mais il ne connaissait pas la région et il est mort. C'était en juillet 1942, on a retrouvé son corps en octobre, je crois, décomposé, méconnaissable, mais on a pu l'identifier grâce à des papiers qu'il avait sur lui. Peut-être a-t-il eu un accident, peut-être est-il mort de faim ou d'épuisement, mais il est certain qu'il n'a pas été victime, ni des Allemands, ni de la police de Vichy, ni des gardes-frontières suisses. »

A Lyon, Dora a quelque difficulté à renouer le contact avec ses camarades :

« Quand je suis arrivée à Lyon, j'ai essayé de reprendre contact avec les communistes allemands, mais ça n'a pas été très simple. D'abord je crois qu'ils étaient extrêmement peu nombreux et par ailleurs je n'étais considérée à l'époque encore que comme sympathisante. Enfin ils pensaient que je m'étais mise en infraction dans la mesure où je n'avais pas respecté les consignes qui voulaient que nous ne nous évadions pas des camps où nous étions internés. A l'époque, le parti allemand ne souhaitait pas que ses militants s'évadent des camps, ce qui à mon avis était une erreur. Ils voulaient tout faire légalement. Un interné avait un statut légal et ça leur convenait. Et c'est comme ça que certains sont partis en déportation et ont disparu... légalement⁴. On m'a quand même mise en relation avec une camarade polonaise que j'avais connue au camp de Rieucros, mais qui, elle, avait été libérée pour raison de santé. Elle m'a proposé de travailler avec la section polonaise de la MOI⁵. A cause de la langue que je ne connaissais pas, c'était très difficile. On m'a alors mise en contact avec le groupe juif⁶... où on parlait le yiddish que je comprends très mal et que je ne parle pas, mais la plupart des camarades parlaient le français et on pouvait quand même se comprendre. Cela dit, là non plus ça ne s'est pas très bien passé. Les camarades juifs avaient une véritable haine des Allemands, mais, moi, je m'évertuais à les convaincre que tous les Allemands n'étaient pas des nazis. Ils ne voulaient pas me croire et me disaient que j'étais une exception parce que j'étais d'origine juive. J'avais beau leur dire que les premiers résistants au nazisme étaient allemands et que c'est pour eux qu'Hitler avait fait construire les premiers camps de concentration, ça ne les convainquait pas. Et, bien sûr, on se disputait tout le temps. C'est à ce moment-là que je suis passée chez les Autrichiens qui étaient assez nombreux à Lyon. Et ils m'ont fait rencontrer un Alle-

4. Peu après l'évasion de Dora, toutes les Juives étrangères internées à Brens ont été déportées et ont disparu à jamais.

5. Main-d'œuvre immigrée, structure mise en place par le PCF, dès les années 1920, pour organiser les militants d'origine étrangère séjournant sur le territoire national.

6. Les militants étrangers de la MOI sont organisés en groupes de langue. Le « groupe juif » concerne les militants yiddishophones issus des pays d'Europe centrale et orientale.

mand qui faisait un travail clandestin. Il s'occupait de l'acheminement de tracts et de matériel de propagande vers l'Allemagne, par la Suisse sans doute. Il se trouve que je le connaissais de Paris. »

S'il y a fort peu d'Allemands à Lyon à l'époque, Dora se charge d'en regrouper quelques-uns :

« De mon côté, j'ai aidé des camarades allemands qui étaient encore à Chanac à s'évader et à venir s'établir à Lyon, un couple, Hanns et Lya Kralik, et un camarade, Emil Miltenberger. Puis eux-mêmes ont fait sortir d'autres amis à eux. Au début de 1943, nous étions quelques-uns, mais à la Libération, le groupe d'Allemands actifs était au moins d'une trentaine de personnes. Je rappelle que ces évasions que nous avons aidées n'étaient pas vraiment souhaitées par le parti allemand mais nous les avons faites quand même. »

Très vite un groupe se constitue qui se met rapidement à l'ouvrage, avec les moyens du bord :

« Un camarade est venu de Paris pour nous donner quelques directives, mais l'essentiel de ce que nous avons fait, nous l'avons fait, dans un premier temps, de notre propre initiative. Nous avons commencé par coller des papillons là où les soldats allemands passaient régulièrement. C'étaient de petites étiquettes d'écoliers sur lesquelles nous écrivions des slogans anti-nazis. Nous n'étions pas toujours d'accord sur ce qu'il fallait écrire sur ces papillons. Emil Miltenberger voulait mettre des phrases du genre : Il faut tuer ce cochon d'Hitler. Moi je pensais que c'était un slogan tout à fait irréaliste et inefficace. Alors on a mis des choses comme : Les Français ne vous ont pas invités, Que venez-vous faire en France ?, Rentrez à la maison... Et puis les choses ont évolué. Des camarades communistes allemands, en lien avec la MOI, nous ont vraiment organisés et ça a été véritablement le début de ce qu'on a appelé le TA, c'est-à-dire le Travail allemand, qui consistait à infiltrer l'armée allemande pour diffuser de la propagande anti-nazie, obtenir des informations pour la Résistance et même essayer d'organiser dans l'armée des groupes de soldats hostiles à Hitler. »

Dans ce travail, les filles et les jeunes femmes vont jouer un rôle capital :

« On nous demandait d'entrer en contact avec les soldats allemands et d'essayer de voir ce qu'on pouvait faire avec eux. Nous étions toujours par deux. Moi, à Lyon, je travaillais généralement avec Henriette Dreifuss, elle avait une dizaine d'années de moins que moi. On allait dans les grands magasins et quand les soldats voulaient acheter quelque chose et avaient des problèmes avec la langue, nous nous propositions de les aider. Vous imaginez qu'ils sautaient sur l'occasion. Des filles parlant allemand qui entraient en contact avec eux, c'était une aubaine. Cela dit, ils avaient généralement d'autres projets que nous. Nous faisons la même chose dans les jardins publics ou les parcs. Bien sûr, nous étions un peu gênées, nous ne voulions pas être prises pour des prostituées. Au parc de la Tête d'or, il y en avait de vraies et, dans un premier temps, elles nous ont regardées d'un drôle d'œil, mais elles ont vite compris que nous ne leur faisons pas de concurrence. En deux ou trois questions, nous savions si ça valait la peine ou non de poursuivre la conversation. Quand on demandait aux soldats ce qu'ils pensaient de la guerre et qu'ils nous répondaient : "Notre Führer va la gagner", nous avions

compris et nous leur expliquions, en regardant notre montre, que nous devions les quitter.

« Si l'interlocuteur nous semblait intéressant, nous continuions la discussion, mais c'était souvent très délicat, car ils s'imaginaient des choses. Alors il fallait se débrouiller, invoquer un fiancé jaloux ou une contrainte impérative, mais c'était parfois sur le fil du rasoir. En ce qui me concerne, il n'était pas question de monter au lit avec quelqu'un pour avoir des informations. Cela dit, de vraies histoires d'amour ont vu le jour et il y a même eu quelques mariages.

« C'était aussi un travail extrêmement risqué. Par exemple, Irène Wosikowski, qui était originaire de Hambourg, faisait le même travail que nous, à Marseille. Elle a été dénoncée par un mouchard, arrêtée, torturée et guillotinée à la prison de Berlin-Plötzensee. C'était beaucoup de risques pour des résultats assez faibles.

« Avec certains soldats, les relations se poursuivaient pendant un certain temps. En ce qui me concerne, je me souviens de deux soldats qui m'ont demandé d'écouter les radios étrangères pour savoir ce qui se passait réellement sur le front de l'Est, car ils savaient bien qu'on leur mentait sur le sujet et par ailleurs ils ne pouvaient pas écouter les radios étrangères à la caserne. Nous leur donnions des tracts, des journaux à diffuser dans les casernes, mais peu avaient le courage de le faire. On obtenait de petits renseignements, telle unité allait à tel endroit, partait sur le front russe, mais c'était assez réduit. Quelques camarades ont quand même réussi à convaincre des soldats et des petits groupes se sont parfois constitués au sein même de la Wehrmacht dont certains sont entrés en contact avec la Résistance et lui ont par exemple permis de récupérer des armes. Il faut reconnaître que c'était assez rare. Encore une fois, c'était un travail extrêmement difficile et dangereux dont les résultats étaient assez faibles. »

La Wehrmacht a réquisitionné un des plus grands restaurants du centre de Lyon, la Brasserie Georges, pour en faire un Soldatenheim, un foyer du soldat. A l'extérieur, des panneaux indiquent que l'administration recherche des serveuses françaises. A la demande de ses camarades, Dora – qui pour l'occasion est devenue Renée Gilbert, d'origine alsacienne – se présente et est embauchée. Elle va poursuivre, pendant plusieurs semaines son travail de contacts dans ce lieu idéal... mais fort dangereux. Un jour, on lui demande d'inscrire sur un imprimé son nom, son lieu de naissance et ceux de ses parents. Les camarades, à qui elle rapporte la chose, lui conseillent de quitter ce travail. Elle se fait porter malade et donne sa démission.

Quelques semaines plus tard, elle a changé d'identité tout en conservant quelques éléments de sa précédente vie. Elle s'appelle dorénavant Renée Fabre, mais née Gilbert. Elle a la même date de naissance, mais est née à Paris et non plus en Alsace. Si elle parle allemand, c'est parce que sa mère est suisse et qu'elle a vécu plusieurs années à Zürich. Dora se présente alors à la Feldpost, la poste aux armées, installée 14, avenue Berthelot, dans une aile de l'école de santé, et se fait engager comme postière.

Pendant quelque temps, Dora se contente de trier des mandats et de les répartir dans des casiers correspondant aux différentes unités de la

Wehrmacht stationnées en zone sud. Puis un jour, un adjudant vient avec une liste, retire les étiquettes de certains casiers et en place de nouvelles :

« J'ai compris que, grâce à ça, je pouvais informer mes camarades sur les mouvements de troupes en zone sud. A ce moment-là, j'avais un rendez-vous hebdomadaire avec Lya Kralik que j'avais aidée à sortir du camp de Chanac. Chaque semaine nous nous rencontrions à un endroit différent. Nous avions l'une et l'autre le même sac à main fabriqué avec des chutes de cuir comme ça se faisait à l'époque. Dans la doublure intérieure, on pouvait glisser des documents. Nous nous asseyions sur un banc et nous échangeions discrètement nos sacs. Dans mon sac, il y avait les informations que j'avais recueillies et, dans le sien, ce que l'on me demandait d'obtenir sur les mouvements de troupes dont je pouvais avoir connaissance. »

L'école de l'avenue Berthelot est un grand bâtiment flanqué de deux ailes, l'une abrite le bureau de poste où travaille Dora, l'autre une unité de transmissions. Le corps central est occupé par la Gestapo et le SD (*Sicherheitsdienst*) de sinistre mémoire où opère notamment un certain Klaus Barbie. Les entrées sont sévèrement surveillées et Dora se retrouve titulaire d'un superbe *Ausweis* qui autorise Renée Fabre, « pour d'impérieux motifs d'ordre professionnel, à circuler dans les rues de l'agglomération lyonnaise après l'heure du couvre-feu », document dont elle fera le meilleur usage !

Par son emploi à la *Feldpost* et grâce à quelques indiscretions d'un jeune officier du SD fort empressé, Dora va réussir à dresser une véritable liste noire de tous les membres de la Gestapo et du SD opérant à Lyon et même en zone sud :

« J'ai transmis tous ces noms et les camarades du parti français les ont communiqués à Londres. A ce qu'on m'a dit, cette liste est passée dans les émissions en français de la BBC. »

Cela risquant d'inquiéter les autorités allemandes qui peuvent tenter de rechercher d'où viennent les fuites, Dora quitte la *Feldpost* et passe les derniers mois précédant la Libération à l'écoute, de jour comme de nuit, de la radio, notamment des émissions en allemand du comité *Allemagne libre* qu'elle prend en sténo et retranscrit pour ses camarades.

Quand la Libération arrive, Dora, qui a souvent été vue en compagnie d'Allemands et risque d'être accusée de *collaboration*, se voit attribuer par le Front national, l'organisation mise en place en 1941 à l'initiative du PCF, un certificat attestant qu'elle a travaillé parmi les troupes d'occupation sur ordre de la Résistance et à son service.

A Paris qu'elle a regagné dans les semaines qui ont suivi la libération de Lyon, Dora retrouve un camarade allemand connu avant la guerre dont la femme et la fille ont été déportées. Ils décident d'unir leurs destinées :

« Je me suis dit : "J'ai survécu, il faut que la vie continue. Notre fils est né le 28 août 1945, un an après la Libération." »

En juillet 1946, Dora rentre en Allemagne, à Hambourg puis à Berlin, en zone d'occupation soviétique, où elle va participer à la construction

d'une société qu'elle voudrait conforme à ses idéaux, mais cela est une autre histoire.

Il y a quelques semaines, un courrier annonçait « qu'après une vie bien remplie (était) morte le 8 août 1999, à l'âge de 85 ans, Dora Schaul, née Davidsohn, *Renée Fabre* dans la Résistance ».

Entretien recueilli en mars 1998
et mis en forme par Claude COLLIN,

Université Stendhal, Grenoble,
septembre 1999.

Bibliographie indicative

Florimond Bonte, *Les antifascistes allemands dans la Résistance française*, Paris, Éditions Sociales, 1969.

Gilles Perrault présente *Taupes rouges contre SS*, Paris, Éd. Messidor, 1986. (Ce livre est la traduction et l'adaptation d'un recueil de témoignages rassemblés par Dora Schaul, elle-même, et paru en RDA sous le titre *Résistance, Erinnerungen deutscher Antifaschisten*, Berlin, Dietz Verlag, 1973.)

Anne Sizaïre, *Les roses du mal. Résistants allemands au nazisme*, Lyon, Aleas éd., 1995.

Des Allemands contre le nazisme. Oppositions et résistances, 1933-1945, Actes du Colloque franco-allemand organisé à Paris du 27 au 29 mai 1996, publiés sous la direction de Christine Levisse-Touzé et Stefan Martens, Paris, Albin Michel, 1997.